

***Terrains hantés : réflexions de la relève sur l'accès,
le maintien et la sortie du terrain
à partir de trois expériences de recherche¹***

Manon Coujou, Doctorante

Université Paris Nanterre, France

Marc D. Lachapelle, Doctorant

Université du Québec à Montréal, Québec, Canada

Elie Saaoud, Doctorant

HEC Montréal, Québec, Canada

Louis Vuarin, Docteur en sciences de gestion

EM Normandie, France

Résumé

S'appuyant sur une réflexion collective issue d'un panel organisé lors du Colloque d'automne 2023 de l'Association pour la recherche qualitative (ARQ), cet article explore les enjeux relationnels, identitaires et éthiques auxquels sont confrontés les chercheuses et chercheurs de la relève dans les phases d'accès, de maintien et de sortie du terrain. À travers trois récits ancrés dans des contextes variés, nous introduisons la métaphore des « terrains *hantés* », soulignant les répercussions souvent invisibles des pratiques de recherche extractivistes, passées et présentes, sur les communautés étudiées. Cette analyse réflexive propose une éthique relationnelle axée sur la collaboration et la réflexivité, permettant de rendre visibles les *spectres* des pratiques qui nous ont précédés et d'établir un espace de recherche propice pour toutes les parties prenantes. Enfin, nous plaidons pour une valorisation accrue des récits de terrain des chercheuses et chercheurs émergents, en tant que ressources pédagogiques essentielles pour enrichir les approches méthodologiques et éthiques en recherche qualitative.

Mots clés

ACCÈS, MAINTIEN ET SORTIE DU TERRAIN, TERRAINS HANTÉS, RECHERCHE EXTRACTIVISTE, ÉTHIQUE RELATIONNELLE, RECHERCHE QUALITATIVE

RECHERCHES QUALITATIVES – Hors-série « Les Actes » – numéro 30 – pp. 15-33.

L'ACCÈS AU TERRAIN DE RECHERCHE : NÉGOCIATION, IMMERSION ET SORTIE

ISBN 978-2-925374-29-9- <http://www.recherche-qualitative.qc.ca/revue/>

© 2025 Association pour la recherche qualitative

Introduction

Lors du Colloque d'automne 2023 de l'Association pour la recherche qualitative (ARQ), nous avons organisé un panel pour explorer les défis des chercheuses et chercheurs en début de carrière en regard avec l'accès, l'immersion et la sortie du terrain de recherche. Cette discussion, animée par Elie Saaoud, doctorant, a rassemblé trois collègues de la relève — Manon Coujou, Marc D. Lachapelle et Louis Vuarin — qui ont partagé leurs expériences et réflexions sur les dimensions relationnelles, identitaires et éthiques du travail de recherche. Les enjeux d'accès, de maintien et de sortie de terrain façonnent non seulement le processus et les contributions de la recherche, mais génèrent aussi des répercussions potentielles sur les communautés étudiées. Ce texte vise à prolonger et formaliser les discussions du panel en illustrant comment nos pratiques de recherche laissent des traces sur les terrains que nous investissons.

Il va de soi que la collecte de matériaux empiriques de nature qualitative nécessite de s'immerger dans un monde social pour une certaine durée afin de s'en imprégner. Or, il est crucial de reconnaître que les terrains que nous investissons ne sont pas des espaces vierges attendant qu'une ou un académique y débarque pour en découvrir, cartographier ou extraire les vérités. Ce sont plutôt des lieux vivants, habités par les histoires, les relations et les personnes qui les constituent; les terrains de recherche existent avant l'arrivée de la chercheuse ou du chercheur et continuent de vivre après son départ. Par ailleurs, certains terrains de recherche sont marqués par leurs relations passées et présentes avec la communauté académique : la littérature critique en méthodologie qualitative offre une panoplie d'exemples poignants dans lesquels des chercheurs et des chercheuses ont négligé les conséquences de leurs méthodes, laissant parfois des cicatrices durables dans le tissu social des communautés étudiées (Inckle, 2005; Müller, 2018). Cela met en évidence les défis que pose l'engagement prolongé avec des terrains marqués par des histoires et des expériences préexistantes, rappelant que les interventions des chercheurs ne sont jamais neutres et s'inscrivent dans une historicité plus large.

C'est dans ces terrains **hantés** que chercheuses et chercheurs de la relève s'investissent, parfois sans s'attendre à être confrontés aux fantômes de collègues du passé. Si la littérature en méthodologies qualitatives propose des conseils pratiques pour nous aider à faire face aux enjeux relationnels liés à l'accès au terrain (Cunliffe & Karunanayake, 2013), cette littérature occulte généralement la dimension historique des relations qu'entretiennent certains terrains avec la recherche académique. Cela l'est d'autant plus pour la phase de sortie du terrain qui est pratiquement éclipsée dans les rendus de recherche (Michailova et al., 2014). Par ailleurs, cette tendance à occulter la relation que nous entretenons avec notre terrain contribue au phénomène de hantise que nous évoquons : par l'invisibilisation du travail que nous déployons pour accéder, nous maintenir et sortir d'un terrain, ainsi que de ses conséquences, nous échouons à saisir les

opportunités de générer et de diffuser des apprentissages méthodologiques, épistémologiques et éthiques vis-à-vis de ces questions cruciales.

De ce fait, nous jugeons essentiel de partager les récits de terrain. En rendant visibles les relations, les enjeux et les solutions qui ont façonné notre engagement avec le terrain, nous contribuons à interroger la reproduction de pratiques de recherche extractives d'accumulation et de prédation des connaissances (Chagnon et al., 2022) et à mettre en exergue les rôles joués par la chercheuse ou le chercheur, et par la communauté d'accueil. De surcroît, nous croyons qu'il est crucial de valoriser les voix de la relève, car l'accès au terrain revêt une importance particulière. Les chercheuses et chercheurs en début de parcours misent une grande partie du succès de leurs projets et de leur légitimité académique sur ce premier site de recherche.

Pour illustrer notre argument, nous présentons dans un premier temps trois témoignages des panélistes qui se veulent des récits réflexifs de leur engagement avec leur terrain. Dans un second temps, cet article explore les apprentissages qui émergent de ces témoignages, soulignant notamment l'importance d'une éthique relationnelle et de stratégies réflexives pour éviter la reproduction de pratiques extractives et favoriser des relations de recherche collaboratives et responsables.

Trois témoignages de terrains hantés

Cette section déploie trois témoignages mettant en lumière le parcours à travers des terrains hantés, marqués par les spectres des expériences passées avec le monde académique.

Manon : être une chercheuse alliée sans être militante de la cause? Le cas de la mobilisation des travailleuses et travailleurs du sexe

Réseaux de proxénétisme et violences, voici ce sur quoi portent principalement les questions lorsque j'annonce faire une enquête sur le travail du sexe. Cet univers renvoie *a priori* à un imaginaire sulfureux et secret, et porte sur un sujet entaché d'un stigmat : la sexualité tarifée. Pourtant, c'est à une autre difficulté que j'ai été confrontée en étudiant le mouvement pour la décriminalisation des activités de vente de services sexuels. En menant une enquête par observations et par entretiens, en rencontrant et en nouant des liens avec des militants, il s'avère finalement que la difficulté majeure dans l'accès et le maintien sur ce terrain est la surprésence passée et présente de chercheuses et chercheurs en sciences sociales. Par ce fait, le terrain est devenu *hanté* par des expériences de recherche plus ou moins concluantes effectuées par d'autres personnes ayant investi la question de la sexualité tarifée avant moi. Par conséquent, les acteurs du terrain entretiennent un rapport ambivalent à l'université, à ses membres et aux savoirs qui y sont produits. Le rôle du chercheur² étant connu, ces derniers seront amenés à se conformer à tout un ensemble de pratiques nécessaires à leur maintien sur le terrain. En effet, si habituellement des rôles peuvent être attribués aux chercheuses et chercheurs sur les terrains de recherche (Beaud & Weber, 2010), en ce qui concerne le travail du

sexe, chercheur est un rôle à part entière. Si celui-ci peut prendre des modalités différentes (allié, ennemi), le statut d'universitaire est néanmoins connu et s'impose avec autant de force que les autres positions occupées dans le champ social (en termes de genre ou de classe, par exemple). Dans un premier temps, je chercherai ici à recontextualiser les relations particulières que le mouvement pour la décriminalisation du travail sexuel entretient à la recherche, avant d'explicitier les stratégies mises en œuvre pour me maintenir sur ce terrain.

Il convient tout d'abord de considérer que la concurrence, voire la conflictualité entre chercheuses et chercheurs sur ce terrain sont les conséquences de la composition sociologique de ce mouvement et de l'objectif fondateur de ce dernier : la décriminalisation du travail du sexe. De plus, comme tout champ social, le champ scientifique n'est pas un espace purement autonome et comporte des intersections avec certains espaces militants. Dans le cas du mouvement pour la décriminalisation du travail du sexe, les liens que le mouvement entretient avec un féminisme *queer* ainsi que la forte présence de personnes ayant des parcours d'études en sciences humaines et sociales supposent la mobilisation des théories du genre ou des épistémologies situées. Ces éclairages théoriques reconnaissent bien souvent une forme de centralité aux expériences marginalisées. Le *queer* agit ainsi comme un moteur d'inclusion des personnes qui sortent des catégories généralement hégémoniques (Clair, 2023), tandis que les épistémologies situées (Haraway, 1988; Harding, 1992) constituent des outils scientifiques accordant une valeur intrinsèque aux expériences vécues par les travailleuses et travailleurs du sexe. L'expérience d'une activité stigmatisée est mobilisée par les travailleuses et travailleurs du sexe en opposition à des appareils rhétoriques décrivant leur activité comme violente par essence, provenant souvent de personnes qui n'ont pas exercé la prostitution. Ces expériences sont partagées et diffusées dans des espaces militants qui empruntent des codes scientifiques : cycles de conférences organisées dans des bars *queers*, journées d'étude dans des résidences d'artistes ou congrès internationaux où se retrouvent chercheurs et militants. Le recours à ces appareils de production et de diffusion de savoirs indique une maîtrise des savoirs et pratiques propres au milieu universitaire. Les travailleuses et travailleurs du sexe sont ainsi informés de ce que la recherche dit à propos d'elles et eux, et certains participent même de cette production scientifique. Certains articles ont ainsi pu être écrits par des militantes travailleuses du sexe participant à la production scientifique concernant les pratiques éthiques que les chercheurs enquêtant sur le travail du sexe devraient respecter (Jeffreys, 2010).

Dans un second temps, de nombreuses organisations militantes menant des actions à destination des travailleuses et travailleurs du sexe ont connu un processus d'institutionnalisation. Disposant de moyens, ces organisations produisent leurs propres recherches sous la forme de rapports. De nombreuses organisations s'engagent donc dans la production d'un savoir propre, savoir d'expertise (Lochard & Simonet, 2009;

Maugère, 2014), chiffré et utilisant des données quantitatives et qualitatives sur de grands échantillons, évaluant l'impact de certaines politiques touchant particulièrement les personnes s'engageant dans la vente de services sexuels. Bien souvent, ces savoirs sont produits en collaboration avec des chercheurs. Les relations entre chercheurs et militants sont donc marquées par une forte interdépendance, les premiers étant des médiateurs particuliers en ce qu'ils garantissent la diffusion de ces connaissances dans des sphères légitimes, voire la publication académique de ces recherches. Il m'est par exemple arrivé d'assister à des conférences organisées à SciencesPo, en présence de travailleuses et travailleurs du sexe et de chercheurs, afin de présenter des recherches produites de manière collaborative. En contexte français, assister à des conférences scientifiques en présence des personnes enquêtées reste suffisamment rare pour être souligné. En s'engageant dans de telles activités, et en mettant en avant des pratiques éthiques valorisées sur ce terrain, on peut se demander si les chercheurs ne garantissent pas également leur accès au terrain. Par ailleurs, ces chercheurs sont souvent des agents multipositionnés, pouvant osciller entre des postes à l'université et dans des organisations militantes, ou faisant état d'un engagement de longue durée dans lesdites organisations.

Le contexte décrit ci-dessus suppose que les chercheurs sont assignés à un certain nombre d'attentes vis-à-vis de leurs comportements, discours et pratiques, afin d'être désignés comme alliés et se maintenir sur le terrain. Les chercheurs alliés sont, de plus, garants des frontières définies par le groupe. Ainsi, au cours d'entretiens menés avec des chercheurs, il a pu arriver que la relation d'entretien s'inverse, les chercheurs me questionnant alors sur mes méthodes, mes cadres théoriques, mes résultats, etc. Il me semble que ces situations traduisent finalement, sinon des formes de concurrence, une certaine suspicion des chercheurs établis sur le terrain à l'égard d'autres chercheurs souhaitant y accéder. En me donnant des informations, les chercheurs prennent le risque d'ouvrir la porte à des personnes qui ne partagent potentiellement pas ce statut d'allié, et donc de mettre en péril leur position, instable de par leur statut de chercheurs, sur le terrain.

La prise en compte des liens particuliers qui unissent chercheurs et militants sur ce terrain et l'objectivation de ma propre position rend dès lors difficile la tenue d'un rôle de chercheuse alliée. Le fait de chercher à tenir une telle position me serait apparu comme une forme de cynisme (Schwartz, 2012) qui – s'il peut être propre à l'enquête ethnographique – se doit d'être atténué par une constante réflexivité de sa position sociale générale, mais aussi de sa position sur le terrain d'enquête. Il me semble aussi que l'angle choisi (l'étude des mobilisations) couplé à un engagement scientifique similaire à celui des personnes dont la position faisait partie de l'objet aurait pu créer un certain sentiment de trahison (Fourment, 2019) pouvant être ressenti lorsque l'on objective des positions militantes, avec lesquelles le chercheur ou la chercheuse peut par ailleurs être d'accord.

Néanmoins, je constate que j'ai pu être qualifiée d'alliée, sans que cette position soit tout à fait dépendante de ma position de chercheuse en outrepassant ainsi les tentatives d'alliances avec d'autres chercheurs présents sur ce terrain pour me rapprocher de militants. En effet, le contact avec certains militants s'est révélé plus aisé qu'avec des chercheurs. Si la méfiance pouvait être présente au début, elle s'estompait ensuite du fait d'une proximité sociale forte : en termes d'âge, tout d'abord, mais aussi parce que j'avais un parcours scolaire très similaire à certaines personnes, des lectures féministes analogues et surtout un engagement syndical personnel. Ma présence intensive sur le terrain et une forme de participation pratique (passant par la participation active à des manifestations ou lors de rassemblements où l'on trouvait peu de non-travailleuses et travailleurs du sexe) me permettaient ainsi de rassembler des matériaux empiriques tout en rassurant les militants quant à mes intentions. Surtout, il est parfois reproché aux chercheuses et chercheurs une volonté d'extraire des données sans toutefois vouloir « être sali »³ par un affichage avec des travailleuses et travailleurs du sexe lors d'événements militants. Ce processus éclaire, il me semble, la nécessité de faire preuve d'une certaine souplesse (Pires, 1997) méthodologique lorsque l'on choisit une enquête qualitative faite de spontanéité et d'imprévu. La recherche qualitative ne peut être le suivi pas-à-pas d'un protocole préétabli, ou d'une position préconstruite que le chercheur devrait s'attacher à tenir tout au long de l'enquête. Les chemins empruntés par le chercheur s'éclaircissent plutôt au fur et à mesure du terrain et de la compréhension progressive des interactions qui s'y jouent, face auxquelles nous sommes rarement préparés.

Marc : les enjeux et les apports d'une relation collaborative en recherche

Qu'est-ce que notre relation avec le « terrain » peut nous apprendre sur notre travail et notre identité de chercheuse ou chercheur? Nos histoires de recherche – celles qui racontent ce qui se passe à l'arrière-scène des recherches que nous publions et qui sont souvent invisibilisées dans la discussion méthodologique – peuvent être riches en apprentissages. Par exemple, Michel Anteby (2024) raconte comment le refus d'accès à un terrain lui a permis de mieux comprendre celui-ci. Dans mon cas, c'est surtout la relation de collaboration avec l'organisme partenaire et ses travailleuses qui a été révélatrice.

Je collabore avec une organisation militante et communautaire (association) qui œuvre pour la justice sociale. Elle se définit comme étant antiraciste et féministe, et développe des projets par et pour les communautés racisées et noires d'un quartier de Montréal (programme de justice alternative, intervention auprès des jeunes, etc.). Ma recherche s'inscrit dans la tradition sud-américaine (Fals-Borda & Rahman, 1991) et féministe (Maguire, 1987; McIntyre, 2008) de la recherche-action participative (RAP) selon laquelle il y a une importance donnée à la dimension action, au contrôle exercé par

les cochercheurs et cochercheuses (les membres de l'organisation dans mon cas) et à la transformation sociale.

Cette collaboration se fonde sur une relation dans le cadre de laquelle je (chercheur universitaire blanc) travaille avec une équipe principalement constituée de femmes racisées et noires. Je dois souligner la volonté et l'ouverture de l'organisation à se lancer dans cette expérimentation dont nous étions incertains et incertaines au départ; principalement en raison des appréhensions de l'organisation vis-à-vis du monde universitaire et de mes questionnements quant à ma légitimité à intervenir dans ce milieu. Cette recherche (2023-2024) problématise trois éléments : 1) le rapport que nous entretenons avec le « terrain »; 2) le décentrement nécessaire de la chercheuse ou du chercheur dans son processus de recherche; 3) les implications d'une éthique relationnelle en recherche.

Premièrement, et particulièrement en RAP, « notre terrain » est d'abord un partenaire, c'est-à-dire qu'il a une identité qui lui est propre, une agentivité, et se constitue de collaborateurs et collaboratrices qui participent de différentes façons à la recherche. Nous cherchons à comprendre un phénomène, tout en utilisant cette connaissance pour mieux agir et intervenir – dans ce cas particulier, à développer des pratiques et des outils de gestion anti-oppressifs.

Cette approche collaborative problématise la relation que nous avons traditionnellement en recherche avec « notre terrain ». Nous utilisons couramment un déterminant possessif pour nous y référer : « Pour les prochains mois, je suis sur *mon* terrain »... « As-tu eu accès à *ton* terrain finalement? » Dans nos conversations de couloirs universitaires, cette formulation est facile et intuitive – moi-même, je l'utilise à l'occasion. Toutefois, elle performe une relation possessive avec *le terrain*, représentative d'un héritage d'objectification et d'un extractivisme en recherche (Bell & Sengupta, 2021).

Dans mon cas, cet enjeu a rapidement été identifié par l'organisation partenaire :

Comment feras-tu pour ne pas reproduire les dynamiques d'observation et d'études *sur* les populations racisées et noires? Comment feras-tu pour collaborer avec des personnes qui ont vécu ce type de recherche [négativement] avec des chercheurs blancs universitaires?

m'a-t-on demandé dès la première rencontre de préparation.

Ces questions montrent bien comment la future collaboration est *hantée* non seulement de la présence des chercheuses et chercheurs dans le quartier, mais plus largement entre la recherche académique et les populations racisées et noires (Godrie et al., 2020). En termes d'accès au terrain, mon expérience m'apprend que je suis d'abord accueilli dans un milieu de vie : dans une organisation qui est enracinée dans un quartier de Montréal. Ce sont avant tout des personnes, des communautés, des histoires

populaires et collectives. Entreprendre une recherche collaborative implique d'accepter l'hospitalité d'une communauté qui nous accueille (McIntyre, 2008). Ainsi, il ne s'agit pas d'être « sur son terrain » comme on dit, mais bien de l'habiter en concevant une relation sous les valeurs d'hospitalité, de solidarité et de réciprocité. Le rôle de la chercheuse ou du chercheur se transforme.

Ce qui m'amène au deuxième point : le décentrement de la chercheuse ou du chercheur dans le processus de recherche. Patricia Maguire utilise la formulation « Nous savons tous les deux certaines choses; aucun de nous ne sait tout »⁴ [traduction libre] (1987, p. 46) pour illustrer le rapport à la production de connaissances conjoint qui existe en RAP. Cette remise en question de la centralité de la chercheuse ou du chercheur est bien documentée tant en recherche-action, partenariale, et dans les traditions critiques féministes et décoloniales.

Cependant, quelles sont les implications concrètes de ce décentrement dans le travail de recherche par rapport à notre rôle, nos actions, les relations que nous entretenons dans notre projet? Patricia Maguire (1987) note bien la difficulté qu'elle a eu elle-même à négocier entre son rôle de chercheuse et d'éducatrice populaire. Pour Alice McIntyre (2004), c'est la négociation des relations amicales qui se sont développées (et qui ont permis au projet de se déployer) qui a été source de dilemmes. Pour moi, c'est la posture de consultant en gestion, facile à prendre et parfois attendu de certains partenaires, qui est difficile à naviguer. En effet, en travaillant sur des enjeux de gestion, nous nous attendons parfois à vouloir « régler les choses », « trouver des solutions » aux problématiques rencontrées. Or, mon rôle n'est pas d'identifier et de mettre en œuvre ces solutions, mais de collaborer avec l'organisation, d'expérimenter des solutions et d'en documenter les effets.

De façon générale, comme chercheuses et chercheurs, nous sommes pris à négocier conjointement l'engagement et la distance que nous entretenons au sein de notre projet (Anteby, 2013). Dans une approche collaborative, cette négociation est d'autant plus prégnante et demeure un constant jeu d'équilibre. Coconstruire la connaissance implique de mettre en œuvre les pratiques et les outils nécessaires pour assurer l'autonomie des partenaires sans tomber dans une relation de dépendance. Il s'agit aussi de mettre en place des pratiques qui nous permettent de créer une certaine distance. Parfois cet équilibre est difficile et demande surtout un désapprentissage de la posture neutre et distancée qu'on nous suggère d'adopter :

Une collaboratrice m'exprimait son ressenti par rapport à une situation qui se déroulait au sein de l'organisation. Une situation que l'on pourrait qualifier d'explosive, d'un enjeu politique et qui implique une dimension interpersonnelle. Je tentais de garder une certaine distance avec cette situation – je n'étais qu'à mes premiers mois du projet et plutôt mal à l'aise et craintif de prendre position. La collaboratrice (avec qui j'ai une très

bonne relation) m'interrompt alors que je formule une réponse très diplomatique en réaction à son témoignage : « Ce n'est pas au chercheur à qui je veux parler. C'est à Marc ».

Cette situation reflète à la fois une tentative de rester neutre face à un conflit qui dépasse le cadre de la recherche, mais aussi de ma crainte à me positionner dans celui-ci. Faire de la recherche, c'est aussi naviguer dans cette complexité ; avoir de la difficulté à trouver son équilibre; devoir faire face à des situations imprévues pour lesquelles nous n'avions pas réfléchi notre positionnement et désapprendre certaines pratiques ou postures qu'on nous enseigne. Décentrer le rôle du chercheur ou de la chercheuse, c'est problématiser le contrôle que nous pouvons avoir sur « notre terrain » et des différents rôles que nous pouvons occuper. C'est déséquilibrer la posture confortable que l'on peut (prétendre) avoir et des relations distantes et objectives que nous nous imaginons.

Intimement lié aux deux premiers, le troisième enjeu porte sur les implications d'adopter une éthique relationnelle. J'ai mentionné plus haut que la relation qui nous lie à la communauté qui nous accueille est basée sur l'hospitalité, la réciprocité et la solidarité (McIntyre, 2008). Dans mon cas, il s'agit de jouer un rôle de soutien qui va au-delà de la recherche et de la simple présence sur le terrain. Comme universitaire, j'ai accès à de nombreuses ressources et je me retrouve aussi dans une position confortable (ex. : bien que les enjeux de financement de l'organisme me préoccupent, il ne met pas mon emploi ni mon salaire en jeu). Si on aspire à jouer un rôle d'allié, comme le souligne Manon, il faut soutenir activement le partenaire. Cela implique d'ouvrir mon réseau et mes ressources lorsque c'est possible (financières, accès à des banques de données, à des formations), d'appuyer à certains moments l'organisation à titre de bénévole dans des événements, des manifestations ou encore même dans certaines tâches collectives organisationnelles (ex. : ménage, organisations d'activités sociales, etc.).

Je peux jouer ce rôle de soutien et de présence soutenue, car j'occupe une position privilégiée comme doctorant. Je bénéficie d'un financement substantiel de recherche, d'un réseau élargi de collaborations et de ressources que je dois à une position d'enseignement universitaire et d'une certaine expérience de recherche préalable qui réduit ma pression à publier. Ainsi, au sein de la relève, nous avons aussi des conditions et des positions différenciées qui facilitent ou pas nos collaborations.

En introduction, je m'interrogeais sur ce que le terrain peut nous apprendre de notre identité et de notre travail de recherche. À partir de mon expérience, j'ai tenté d'illustrer les effets engendrés lorsqu'on change notre relation à « notre terrain ». J'y suis confronté, car, par choix, j'ai opté pour une RAP. Toutefois, ces questionnements sont pertinents pour les chercheuses et chercheurs qui souhaitent faire de la recherche engagée (une recherche qui demande un engagement du chercheur et de la chercheuse, des participants et participantes, et/ou un engagement politique).

Louis : sortir sans hanter son terrain, une exigence théorique et pratique de la recherche participante

Bien que la recherche qualitative dispose d'un corpus établi de recommandations méthodologiques et éthiques pour guider les chercheuses et chercheurs dans l'accès et le positionnement sur leur terrain, la phase de « sortie » demeure largement sous-explorée. Plusieurs raisons, non mutuellement exclusives, peuvent contribuer à expliquer cette ellipse de la littérature sur la sortie du terrain. La piste la plus sérieuse est d'ordre épistémologique : l'accès au terrain, puis le déroulé de la collecte de données (observations, entretiens, etc.) constituent souvent le cœur du protocole scientifique en recherche qualitative; la crédibilité de la recherche en dépend. *A contrario*, la sortie du terrain apparaît davantage comme une préoccupation secondaire. Les standards d'écriture tendent alors à renforcer ce phénomène d'occultation. En sciences de gestion en particulier, l'article de recherche suit certains canons qui mettent l'accent sur la sélection du terrain comme une réponse à une problématique d'ordre théorique (Laroche, 2024). La sortie du terrain échappe alors au narratif scientifique, qui vise surtout à savoir (voire à mettre en scène) ce que le chercheur a extrait de son terrain, et pas tellement comment il s'en est extrait lui-même (Michailova et al., 2014). De plus, le récit de la sortie de terrain est aussi celui de la rupture de la recherche : il raconte comment l'on « met fin » à un travail. Or, bien que les motifs derrière ce terme (comme l'arrivée au bout d'un financement de recherches doctorales) soient généralement tout à fait compréhensibles pour la communauté académique des chercheuses et chercheurs de terrain, ils restent trop souvent difficiles à exprimer en termes scientifiques. Le récit de la sortie ne pouvant faire l'impasse sur la présentation de ces motifs sous-jacents, l'ensemble se voit souvent mis en retrait des sections méthodologiques des travaux de terrain.

Pourtant, la sortie de terrain n'est souvent ni triviale ni facile (Franco & Yang, 2021; Michailova et al., 2014; Morrison et al., 2012). Un certain nombre d'enjeux éthiques critiques se jouent à ce moment de rupture. Une sortie ratée peut en effet entraîner plusieurs problématiques : des conséquences néfastes au sein du terrain investigué, des conséquences sur la personne investigatrice qui en sort, et un impact durable sur l'image de la communauté académique dans ce terrain et auprès de leurs membres. Ces difficultés, et parfois les « ratés » en termes de sortie de terrain, peuvent aussi jouer un rôle dans l'effacement de cette partie de la « narration » de la recherche. Planent pourtant autour de la sortie de terrains plusieurs enjeux pouvant relever des « pratiques de recherche questionnables » (Butler et al., 2017, p. 94) au regard de l'impact d'une mauvaise sortie sur le terrain investigué.

Pour illustrer les problématiques engendrées par la sortie du terrain, je propose de prendre pour exemple mes recherches en immersion au sein de *black blocs* (groupes d'émeutiers, habillés en noir, participant à des actions directes durant des manifestations)

entre 2016 et 2020 en Île-de-France (Vuarin, 2023). Ces travaux ont été réalisés au sein de ma thèse, qui visait à comprendre les processus organisants au sein d'organisations secrètes, clandestines, et/ou discrètes (Vuarin, 2020). L'étude reposait sur des observations participantes sous couverture semi-partielle à totale (Roulet et al., 2017). L'accès au terrain a été relativement aisé : durant ma phase de collecte de données, les nombreux mouvements sociaux en France sur la période (gilets jaunes, mouvements contre la loi travail, contre la réforme des retraites, luttes écologistes, etc.) ont offert de nombreuses occasions aux *black blocs* de se regrouper pour agir, et autant d'occasions pour le doctorant que j'étais d'entrer en contact et de m'y insérer. Arrivé à la fin de ma recherche, s'est alors posée la question inverse : comment en sortir ?

« Révéler » sa véritable identité, dans un contexte d'échauffement des esprits en plein conflit social et d'actions illégales, s'avérait une option trop risquée. Mon premier réflexe a alors été d'envisager de partir tout simplement, sans demander mon reste. En somme, de disparaître. Mais en pratique, en essayant de disparaître tout doucement, en répondant moins aux sollicitations du groupe, les premières conséquences engendrées par ce repli progressif m'ont amené à envisager qu'il s'agissait en réalité de l'option de sortie du terrain la plus risquée. En effet, disparaître produit un effet de sidération du groupe, puis d'investigation en interne : le vide perturbe. Les membres de l'organisation cherchent à retrouver l'absent, à retracer les indices sur son identité, à définir ses intentions. L'enquête ainsi menée peut se caractériser par une forme de paranoïa organisationnelle : le sentiment de trahison et les fantasmes sur mes motivations comme chercheur qui vient de disparaître peuvent inquiéter les membres de l'organisation, et ultimement me mettre en danger.

Outre la prise à partie du chercheur ou de la chercheuse, l'enquête interne peut aussi largement altérer le terrain. La disparition soudaine provoque ainsi une mise en tension du groupe qui génère des mécanismes de radicalisations et de déviations organisationnelles largement chroniqués par la littérature, notamment en théories des organisations. Dans le cas d'organisations clandestines comme celles des *black blocs*, le groupe peut décider de se dissoudre précipitamment, remettant en question ma responsabilité comme chercheur envers l'intégrité de son terrain, fût-il illégal. Scénario plus grave encore, l'absence soudaine du chercheur peut provoquer un passage à l'acte précipité. Les membres du groupe clandestin devenant tous suspects aux yeux des autres, une certaine autocensure va alors s'imposer entre membres. Les actions directes qui auraient été jugées inadmissibles jusque-là deviennent plus facilement acceptées.

Une des pistes de sortie envisageables consiste alors à se faire exclure du groupe, selon des modalités normatives d'exclusion convenable au regard du fonctionnement normal de l'organisation. Typiquement, dans le cas des *black blocs*, selon les groupes observés, deux options ont été privilégiées. La première a consisté à se comporter de manière légèrement inadéquate idéologiquement, en multipliant les petites

transgressions à rebours de la ligne politique valorisée en interne - souvent, en blaguant un peu à tort et à travers sur des thèmes politiques et idéologiques. Une autre méthode a consisté à s'appuyer sur des valeurs d'empathie et de « *care* » mises en avant par l'organisation à son propre avantage. Par exemple, dans mon cas, au sein d'un groupe revendiquant la bienveillance et la solidarité entre les membres, mettre en avant mes problèmes de troubles du sommeil liés au stress post-manifestation a provoqué en interne un élan de protection et d'empathie : plusieurs membres m'ont suggéré de prendre de la distance « pour (m)on bien ». Les deux options, alors, génèrent une exclusion du chercheur sous couverture qui valident le processus organisant et l'identité de groupe. La sortie n'est pas soudaine, elle exige un temps de préparation étalé sur plusieurs semaines, mais a l'avantage de ne pas provoquer pas de réactions critiques.

En effet, il est à noter que si le terrain des *black blocs* peut par plusieurs aspects s'apparenter à un terrain « extrême » du fait de sa violence et sa radicalité, la réflexion délibérée menée pour penser la sortie du terrain est transférable à des terrains plus conventionnels. Le chercheur, par sa présence, qu'elle soit sous une identité de couverture ou non, modifie le terrain. Sortir du terrain n'est pas tant une soustraction, qu'une addition : on se retire certes du terrain, mais on y ajoute le spectre de son absence. Et se soustrayant à l'organisation, le chercheur oblige le groupe social à recomposer ses dynamiques sociales internes pour faire sens du vide que produit son repli. Cela est d'autant plus vrai que le chercheur jouait un rôle actif dans l'organisation, au titre d'observations participantes; mais finalement, la plupart des dispositifs de recherche impliquant l'irruption du chercheur sur le terrain, même la simple présence pour des sondages et des entretiens, peuvent générer des attentes frustrées par le silence qui s'ensuit (Morrison et al., 2012). Bazin et Leclair (2019) et Colas et Souchaud (2022) nous invitent à considérer le plus sérieusement possible l'importance théorique des « fantômes organisationnels » (comme des défunts fondateurs d'entreprise) qui hantent les organisations et continuent, après leurs départs, à influencer les dynamiques organisationnelles des vivants. Dans la même veine, comme chercheuse ou chercheur, penser au fantôme que l'on devient en quittant son terrain n'est en rien une démarche narcissique ou complaisante vis-à-vis de l'importance (souvent relative) que l'on a eu dans la bonne marche de l'organisation investiguée : il s'agit avant tout d'une introspection éthique qui étend sa responsabilité de l'impact de notre pratique de recherche au-delà de notre présence directe, en intégrant à cette évaluation le souvenir provoqué par notre absence.

Naturellement, « sortir avec grâce », pour reprendre l'expression de Franco et Yang (2021), dépend largement des caractéristiques du terrain et de la posture que l'on y a adoptée. Adapter sa stratégie reflète une évolution dans sa perception des effets produits par sa présence, et par son retrait du terrain. On pourrait alors conclure que réussir sa sortie traduit une forme de compréhension théorique et pratique des dynamiques internes de l'organisation. Préparer sa sortie nécessite en effet d'avoir au

préalable identifié les mécanismes d'exclusion acceptables assurant la continuité de son processus organisationnel. Pour une discipline comme la théorie des organisations, cette compréhension peut même apparaître dans certains cas comme un aboutissement du travail de recherche, car les mécanismes d'exclusion acceptables résument une part importante des processus organisationnels à l'œuvre dans une organisation. À ce titre, il s'agit non seulement d'appeler à préparer sa sortie de terrain comme un enjeu éthique important de la recherche, mais aussi d'inviter à travailler à la présentation de la réflexion de sa stratégie de sortie lorsqu'elle permet d'exprimer sa compréhension du fonctionnement du terrain investigué et de l'impact de sa présence (et corollairement de son absence) sur le terrain.

Faire face à nos fantômes : incarner et rendre visible une éthique relationnelle sur et avec le terrain

Exposer ces témoignages revêt une grande importance tant pour nous, jeunes chercheuses et chercheurs, que pour les champs épistémiques et disciplinaires dans lesquels nous évoluons. Comme l'a souligné Stephen R. Barley (1990), un récit de terrain « entremêle le rationnel et l'irrationnel, le planifié et l'imprévu, le personnel et l'impersonnel pour atteindre un sens du réalisme qui échappe souvent aux sections méthodologiques de la plupart des articles de journaux »⁵ [traduction libre] (1990, p. 220). Ce sens du réalisme se manifeste dans les confessions ci-dessus à travers les préoccupations et les efforts déployés pour naviguer à travers les complexités relationnelles, identitaires et éthiques du travail de terrain. En éclairant ces expériences, nous enrichissons notre compréhension collective des défis inhérents à ces aspects de la recherche qualitative et proposons des formes alternatives d'engagement avec le terrain.

Avec ce texte, nous proposons d'abord d'assumer pleinement les *présences fantomatiques* qui habitent le terrain de recherche. Reconnaître la hantise d'un terrain implique alors un travail collaboratif fondé sur l'échange et l'écoute. Il s'agit d'établir une connexion profonde et authentique avec nos collaboratrices et collaborateurs afin de révéler les dynamiques souterraines et insidieuses qui façonnent les relations de pouvoir, les perceptions et les récits que nous explorons. Il s'agit également de questionner nos propres fantômes intérieurs et de désapprendre certaines pratiques de recherche dominantes. En éclairant ces spectres, notre objectif est de reconnaître et de respecter la diversité des voix et des expériences qui peuplent la recherche qualitative, tout en transcendant la relation souvent transactionnelle et extractiviste associée à notre profession.

En mettant les témoignages en parallèle avec la métaphore du *terrain hanté*, nous souhaitons partager deux constats majeurs qui émergent de manière commune des trois témoignages. Le premier constat, d'ordre épistémologique, concerne la performativité des pratiques d'accès, de maintien et de sortie du terrain. En tant que performances incarnées et relationnelles, ces pratiques sont significativement conséquentes dans le

déploiement d'un effort de recherche et dans les connaissances générées. Nous suivons les propos de Karen Barad (2007) lorsqu'elle affirme que *connaître* un phénomène ne consiste pas à se le représenter à distance, mais à s'engager directement et matériellement avec le monde. Autrement dit, l'accès, le maintien et la sortie du terrain sont des pratiques concrètes de recherche inséparable de la collecte de données, l'analyse et la théorisation. En tant que telles, nos actions génèrent donc des conséquences, positives ou négatives, sur les mondes avec lesquels et dans lesquels nous nous investissons. Dans cet esprit, il ne faut pas confondre l'aspect *hanté* des terrains avec une réalité abstraite ou intangible qui serait facile à ignorer. Prendre en compte l'aspect *hanté* des terrains de recherche nous invite à nous engager dans une démarche de *diffraction*, c'est-à-dire d'attention aux effets et aux différences qu'induit notre présence, afin de rendre visibles les complexités issues d'engagements passés et actuels entre universitaires et communautés du terrain (Barad, 2007; Haraway, 1997). Ce faisant, les pratiques d'accès, de maintien et de sortie ont le potentiel de devenir des pratiques épistémiques génératives de connaissances, au même titre que les pratiques de collecte, d'analyse et de théorisation.

Le deuxième grand constat que nous dégageons de cette conversation, intrinsèquement lié au premier, concerne le déploiement d'une *éthique relationnelle* au sein de nos engagements avec le terrain. Nos témoignages soulignent l'importance cruciale de reconnaître et de respecter les dynamiques de pouvoir qui émergent des relations interpersonnelles tout au long du processus de recherche. L'éthique relationnelle implique une attention particulière aux répercussions de notre présence et de nos actions sur le terrain, en veillant à ce que nos pratiques soient guidées par le respect, la réciprocité et la sensibilité aux contextes sociohistoriques locaux. En effet, les témoignages nous invitent à réfléchir aux implications éthiques de nos engagements sur et avec le terrain. L'accès, le maintien et la sortie du terrain s'apparentent à un processus d'union et de désunion à un phénomène déjà en cours, en perpétuelle évolution avant notre arrivée et qui continuera après notre départ. Une posture engagée implique donc ce que Barad (2007) appelle une dynamique « d'intra-action » plutôt que d'interaction : en investiguant un phénomène, nous en devenons partie intégrante; nous n'interagissons pas simplement avec ce dernier. De ce fait, nous devenons à la fois « responsables », investis dans une éthique contextuelle et sensible aux spécificités du terrain, et « *response-able* » (à lire en anglais), c'est-à-dire capables de répondre et d'agir de manière appropriée. Par conséquent, une éthique relationnelle ne se limite pas à éviter le dommage; elle cherche activement à créer des relations de confiance et à contribuer positivement aux communautés et aux contextes dans lesquels nous sommes investis.

En somme, ces deux constats nous invitent à considérer l'accès, le maintien et la sortie du terrain non seulement comme des processus empreints d'exigences éthiques et morales, mais aussi comme des pratiques génératrices de connaissances riches et nuancées ayant le potentiel de transformer notre compréhension de ces contextes.

Cependant, comme nous l'avons souligné à maintes reprises, ces bénéfices ne deviennent possibles que si nous rendons visibles les pratiques de recherche telles que l'accès, le maintien et la sortie, qui traditionnellement restent en arrière-plan malgré leur importance. Cette mise en lumière nécessite des changements dans la manière dont nous, en tant que communauté de chercheurs et chercheuses intéressés par les recherches qualitatives, envisageons la communication et l'enseignement des méthodologies qualitatives, que ce soit à travers des sections méthodologiques de nos articles académiques, des séminaires doctoraux ou d'autres canaux. Comme communauté de recherche, nous devons donc réfléchir aux conditions que nous mettons en place pour communiquer et enseigner les méthodologies qualitatives. C'est dans cet esprit que nous avons organisé ce panel et entamé cette conversation et que nous invitons les doctorantes et doctorants qui nous succéderont à partager leurs récits de terrain, privilège généralement réservé aux chercheurs célèbres en fin de carrière, car ces récits promettent un potentiel pédagogique d'une grande valeur.

Notes

¹ Les auteurs et autrices sont nommés en ordre alphabétique car ils et elles ont contribué à ce texte de manière égale.

² Afin de fluidifier la lecture de ce texte, j'ai choisi, dans certains cas, d'utiliser le masculin générique pour parler des « chercheuses et chercheurs » ou des « militantes et militants ». Il va de soi que cette formulation entend inclure toutes les personnes rencontrées sur le terrain, qu'elles soient des femmes, des hommes ou des personnes appartenant à des minorités de genre.

³ Ce sont les mots employés par une enquêtée chercheuse, militante et ex-travailleuse du sexe lors d'un entretien réalisé en 2024.

⁴ « *We both know some things; neither of us know everything* » (Maguire, 1987, p. 46)

⁵ « *The telling weaves together the rational and the irrational, the planned and the unplanned, the personal and the impersonal to approach a sense of realism often lacking in the methods sections of most journal articles* » (Barley, 1990, p. 220).

Références

Anteby, M. (2013). Relaxing the taboo on telling our own stories: Upholding professional distance and personal involvement. *Organization Science*, 24(4), 1277-1290.

Anteby, M. (2024). *The interloper*. Princeton University Press.

- Barad, K. (2007). *Meeting the universe halfway: Quantum physics and the entanglement of matter and meaning*. Duke University Press.
- Barley, S. R. (1990). Images of imaging: Notes on doing longitudinal field work. *Organization Science*, 1(3), 220-247.
- Bazin, Y., & Leclair, M. (2019). “I see dead people...”. À la rencontre des fantômes organisationnels qui hantent les entreprises. *Revue française de gestion*, 45(6), 11-29.
- Beaud, S., & Weber, F. (2010). *Guide de l'enquête de terrain* (4^e éd.). La Découverte.
- Bell, E., & Sengupta, S. S. (Éds). (2021). *Empowering methodologies in organizational and social research*. Taylor & Francis.
- Butler, N., Delaney, H., & Spoelstra, S. (2017). The gray zone: Questionable research practices in the business school. *Academy of Management Learning & Education*, 16(1), 94-109.
- Chagnon, C. W., Durante, F., Gills, B. K., Hagolani-Albov, S. E., Hokkanen, S., Kangasluoma, S. M. J., Konttinen, H., Kröger, M., LaFleur, W., Ollinaho, O., & Vuola, M. P. S. (2022). From extractivism to global extractivism: The evolution of an organizing concept. *The Journal of Peasant Studies*, 49(4), 760-792. <https://doi.org/10.1080/03066150.2022.2069015>
- Clair, I. (2023). *Sociologie du genre* (2^e éd.). Armand Colin.
- Colas, H., & Souchaud, A. (2022). Esprit de famille, es-tu là? Les pratiques stratégiques associées à la mobilisation des fantômes organisationnels dans les entreprises familiales. *Annales des mines-gérer et comprendre*, (1), 12-20.
- Cunliffe, A. L., & Karunanayake, G. (2013). Working within hyphen-spaces in ethnographic research: Implications for research identities and practice. *Organizational Research Methods*, 16(3), 364-392.
- Fals-Borda, O., & Rahman, M. A. (1991). *Action and knowledge: Breaking the monopoly with participatory action-research*. The Apex Press.
- Fourment, E. (2019). Une “dinsaure chercheuse” dans le milieu libertaire allemand : effets d’une double casquette de chercheuse et de militante. *Bulletin de Méthodologie Sociologique / Bulletin of Sociological Methodology*, 144(1), 55-75.
- Franco, P., & Yang, Y. (2021). Exiting fieldwork “with grace”: Reflections on the unintended consequences of participant observation and researcher-participant relationships. *Qualitative Market Research: An International Journal*, 24(3), 358-374.

- Godrie, B., Boucher, M., Bissonnette, S., Chaput, P., Flores, J., Dupéré, S., Gélinau, L. Piron, F., & Bandin, A. (2020). Injustices épistémiques et recherche participative : un agenda de recherche à la croisée de l'université et des communautés. *Gateways: International Journal of Community Research and Engagement*, 13(1). <http://dx.doi.org/10.5130/ijcre.v13i1.7110>
- Haraway, D. (1988). Situated knowledges: The science question in feminism and the privilege of partial perspective. *Feminist Studies*, 14(3), 575-599.
- Haraway, D. J. (1997). *Modest-Witness@Second-Millennium. FemaleMan-Meets-OncoMouse: Feminism and technoscience*. Routledge.
- Harding, S. (1992). Rethinking standpoint epistemology: What is "strong objectivity?" *The Centennial Review*, 36(3), 437-470.
- Inckle, K. (2005). Who's hurting who? The ethics of engaging the marked body. *Auto / Biography*, 13(3), 227-248.
- Jeffreys, E. (2010). Sex worker-driven research: Best practice ethics. *Dialogue*, (8). https://www.researchgate.net/publication/260107142_Sex_worker-driven_research_best_practice_ethics
- Laroche, H. (2024). Liberate the article! Proposals for simplified scientific writing conventions. *M@n@gement*, 27(2), 103-120. <https://doi.org/10.37725/mgmt.2024.9758>
- Lochard, Y., & Simonet, M. (2009). Les experts associatifs, entre savoirs profanes, militants et professionnels. Dans D. Demazière, & C. Gadéa (Éds), *Sociologie des groupes professionnels* (pp. 274-284). La Découverte.
- Maguire, P. (1987). *Doing participatory research: A feminist approach*. Center for International Education, School of Education, University of Massachusetts, Amherst.
- Maugère, A. (2014). La résistance au changement de la politique en matière de prostitution au Canada. *Déviance et Société*, 38(1), 29-53.
- McIntyre, A. (2004). *Women in Belfast: How violence shapes identity*. Greenwood Publishing Group.
- McIntyre, A. (2008). *Participatory action research*. Sage Publications.
- Michailova, S., Piekkari, R., Plakoyiannaki, E., Ritvala, T., Mihailova, I., & Salmi, A. (2014). Breaking the silence about exciting fieldwork: A relational approach and its implications for theorizing. *Academy of Management Review*, 39(2), 138-161.
- Morrison, Z. J., Gregory, D., & Thibodeau, S. (2012). Thanks for using me: An exploration of exit strategy in qualitative research. *International Journal of Qualitative Methods*, 11(4), 416-427.

- Müller, T. (2018). “You are not allowed to be here...”: Ethnography of rejection, shame, and hurt. Dans S. W. Kleinknecht, L. J. K. van den Scott, & C. B. Sanders (Éds), *The craft of qualitative research: A handbook* (pp. 127-132). Toronto Canadian Scholars.
- Pires, A. (1997). De quelques enjeux épistémologiques d’une méthodologie générale pour les sciences sociales. Dans J. Poupard, J.-P. Deslauriers, L.-H. Groulx, A. Laperrière, R. Mayer, & A. P. Pires (Éds), *La recherche qualitative : enjeux épistémologiques et méthodologiques* (pp. 3-54). Gaëtan Morin Éditeur.
- Roulet, T. J., Gill, M. J., Stenger, S., & Gill, D. J. (2017). Reconsidering the value of covert research: The role of ambiguous consent in participant observation. *Organizational Research Methods*, 20(3), 487-517.
- Schwartz, O. (2012). *Le monde privé des ouvriers : hommes et femmes du Nord*. Presses universitaires de France.
- Vuarin, L. (2020). *Le secret comme processus organisant : une approche épistémique des organisations secrètes* [Thèse de doctorat inédite]. ESCP / Paris 1.
- Vuarin, L. (2023). Organiser l’émeute : la méthode “Black Bloc” expliquée. *Annales des Mines - Gérer et comprendre*, (1), 28-41.

Pour citer cet article :

Coujou, M., Lachapelle, M. D., Saaoud, E., & Vuarin, L. (2025). Terrains hantés : réflexions de la relève sur l’accès, le maintien et la sortie du terrain à partir de trois expériences de recherche. *Recherches qualitatives, Hors-série « Les Actes »*, (30), 15-33.

Manon Coujou est doctorante en science politique à l’Université Paris Nanterre, rattachée à l’Institut des Sciences Sociales du Politiques. Ses recherches portent sur les mobilisations françaises et européennes des travailleurs et travailleuses du sexe pour la décriminalisation de la prostitution. Elle interroge ainsi la constitution d’un groupe social en vue de la reconnaissance d’une activité, dans une perspective qui croise sociologie des mobilisations, sociologie des sciences et usages sociaux du droit.

Marc D. Lachapelle est doctorant en administration à l’École des sciences de la gestion de l’Université du Québec à Montréal (ESG-UQAM). Ses recherches portent sur les tensions organisationnelles, ainsi que les pratiques et outils alternatifs en management. Il explore également les pratiques engagées en recherche et pédagogie, ainsi que l’utilisation de formes alternatives d’écriture académique. Chargé de cours en innovation sociale et gestion alternative des organisations, il a récemment initié un projet de vulgarisation scientifique visant à créer un dialogue entre les mouvements citoyens du Québec et le milieu de l’innovation sociale : *Perspectives et dialogue en innovation sociale (FRQ-DIALOGUE)*.

***Elie Saaoud** est doctorant dans le département de management à HEC Montréal. Ses recherches mobilisent des méthodes ethnographiques pour explorer comment les pratiques organisationnelles façonnent et sont façonnées par des technologies émergentes. Ses travaux s'inscrivent au croisement des études organisationnelles, et des études des sciences et des technologies (STS). Il est membre du conseil d'administration de l'Association pour la Recherche Qualitative (ARQ) où il s'implique pour le développement de la recherche qualitative dans le monde francophone.*

***Louis Vuarin** est Professeur assistant en management et théorie des organisations et Directeur Académique du M2/Msc IMBD à l'EM Normandie, et chercheur associé au CRG de l'École Polytechnique. Ancien risk manager, il est titulaire d'un doctorat en sciences de gestion de l'ESCP. Enseignant-chercheur spécialisé en théorie des organisations et en management de l'innovation, ses travaux portent en particulier sur les processus épistémiques et le conditionnement socio-cognitif dans les organisations.*

Pour joindre l'autrice et les auteurs :
manon.coujou26@gmail.com
lachapelle.marc_d@courrier.uqam.ca
Elie.saaoud@hec.ca
lvuarin@em-normandie.fr